

18 Juillet 1868.

La musique est un art très-précieux souvent,
Elle peut rappeler maint souvenir charmant
A la pensée rêveuse, et souvent on se voit,
Sur les ailes d'un air, transporté vers l'endroit
Où tout d'abord il s'est glissé dans notre cœur,
Où nous avons un jour rencontré le bonheur!

Ainsi souvent un air de valse me rappelle
Une soirée d'été séduisante et bien belle;
Unis ce même jour nous étions en voyage
Ma charmante compagne et moi. Sur son visage
Rayonnait le bonheur le plus parfait, et moi
Du monde tout entier je me croyais le roi.
Partis furtivement nous étions seuls enfin.
Plus de cérémonies! plus de discours sans fin!
De notre liberté heureux et fiers tous deux,
Nous allions au hasard, rêvant silencieux,
Quand la brise du soir, comme pour nous fêter,
Vint en nous caressant, soudain, nous apporter
Les accords gracieux d'une valse entraînant,
Qui nous parut alors douce et bien séduisante.

Son chant fera toujours ressentir à mon cœur
La douce émotion de ce jour de bonheur!

1868.

Puis vint la matinée splendide, enchanteresse,
Sur le lac de Lucerne, oh! je verrai sans cesse
Ce tableau merveilleux!

Le temps était charmant,
Comme sur un miroir nous glissions doucement
Entre ces hauts rochers, sombres, majestueux,
Parsemés de châteaux, de sentiers tortueux.
D'un côté le Righi se drapait dans son ombre,
De l'autre le Pilate avec sa tête sombre

S'élançait dans les airs comme un géant immense!
Quelle scène enchantée! quelle magnificence!
Ce n'est pas sans raison que dans ce beau séjour
Les jeunes mariés vont cacher leur amour!
Devant cette nature et son sublime ouvrage,
Se sentant plus petits, on s'aime davantage!

1870.

Un jour le spectre noir qu'on appelle: LA GUERRE,
Le plus hideux fléau qui désole la terre,
Vint nous frapper soudain d'horreur et d'épouvante,
En traçant près de nous une route sanglante.
Hélas, quel souvenir! je vois encore toujours
Les pauvres insensés qui passaient tous les jours
Criant, hurlant, chantant comme de vrais sauvages,
En allant sur ces champs d'horreurs et de carnages
Où par l'ambition de quelques misérables,
Se passaient les forfaits les plus épouvantables!
Sans jamais s'être vus, sans même se connaître,
Les hommes s'égorgeaient sur le signe d'un maître.
Eux mêmes inventant encor maint instrument
Pour se tuer plus vite et plus facilement!

Quelle fiévreuse vie! sans cesse tourmenté,
On voyait chaque jour avec anxiété
Surgir une autre loi déchirant des familles,
Et l'ennemi venait, s'approchait de nos villes.
A chaque instant le cri lugubre: les Prussiens!
Venait jeter l'alarme. On tremblait pour les siens,
On ne faisait qu'errer sans but et sans espoir
Quels temps sombres, fatals! craignons de les revoir.

19 Septembre 1870.

Pendant ces tristes jours de malheur et de guerre.
Un faible petit être, une enfant douce et chère
Venait comme un sourire en ces temps de terreur
Calmer un peu nos maux par un peu de bonheur.